

*« ...Oh éminent mur, oh tours couronnées
d'honneur, de majesté, de grâce!
Oh grande rivière ; illustre roi d'Andalousie
de sables nobles, puisque non dorés ! ... »*

GÓNGORA

CÓRDOBA

ET SON PARADOR



Cordoue possède, une auréole magique, indélébile et bien méritée. Son image répond à ce que l'on sait d'elle, à ce qu'on suppose qu'elle est. Cordoue entretient, jalouse, ses fidélités faites de traditions singulières et de coutumes empruntées. Parfois juives, parfois chrétiennes ou christianisées, toujours mauresques.

Plus que tout, elle s'est érigée centre du pouvoir califal devenant ainsi la ville la plus cultivée, riche, luxueuse et luxurieuse... De nos jours, elle est encore le décor parfait et propice des plus belles images des Mille et une nuits.

Ainsi fut l'histoire de cette Cordoue musulmane – qui aurait aimé durer. Mais elle sera davantage encore, chargée de conserver et d'enseigner aujourd'hui les traditions ancestrales, témoignages originaux hérités de ses multiples cultures, de ses richesses resplendissantes, certaines visibles, d'autres plus discrètes, pour ne pas dire dissimulées. Car elles appartiennent aussi aux grandes propriétés rurales...

Le visiteur pourra profiter comme nulle part ailleurs de l'extrême amabilité de ses habitants, qui sont néanmoins plus compliqués que d'autres. Les gens sont toujours le résultat de la rivière que l'histoire charrie. Qu'il s'agisse du Bétis ou du Guadalquivir. Un vrai miracle, conséquences fructueuses des invasions les plus enrichissantes que la péninsule ait pu imaginé. Nous avons été envahis par des cultures et des civilisations nouvelles et renovatrices, furieuses et sombres, raffinées, brillantes et épiques mais aussi missionnaires et aventurières et plus tard humanistes et coloristes. Des gens fiers de ce qu'ils étaient. Des dissidents chaque fois que l'occasion se présentait. Fidèles si besoin était. D'éternels esthètes et poètes invétérés.

La place forte allait être prise par les légions de l'empire romain. Leurs visites ne seraient pas bien perçues. Au contraire, la résistance et la lutte s'organisèrent autant que faire se peut et ce ne fut point en vain car ce peuple bétique mais aussi carthaginois et lusitain possédait déjà sa patrie et ses propres cultures.

Les légions remportèrent finalement la victoire, avec le préteur Lucius Marcus le conquérant définitif. Cela se passa environ deux cents ans avant que ne commence notre calendrier chrétien.

A partir de cette époque, les premiers Cordouans se mirent à parler latin et cela pendant



huit siècles consécutifs... Même s'il s'agit d'une approche plus ou moins vague, il semblerait véridique et sensé qu'il y eut une colonisation du latin avec « plusieurs influences notoires provenant de la langue que les Goths utilisaient couramment... », comme en témoignent de très anciennes chroniques. Inévitablement fidèles au pragmatisme qu'ils avaient eux-mêmes inventé, ces nouveaux habitants s'empressèrent de découper la péninsule, afin de faciliter son exploitation et la gouverner plus facilement. On suppose – bien que l'on n'en soit pas complètement sûr – que Cordoue fut alors élue capitale de toute la Bétique. Et certaines légendes le corroborent et le confirment : Jules César lui-même aurait planté ici le célèbre platane que Martial immortaliserait dans ses vers... Cordoue finit donc par être romaine. Et ce sont les légions qui donnèrent forme à cette ville/forteresse. Les Romains fortifièrent l'enceinte, la convertirent en caserne et en centre stratégique pour les soldats. Dessinant leur propre avenir, ils tracèrent les chemins qui convenaient à l'Iberia péninsulaire en prenant en compte ses richesses naturelles existantes – pêche, agriculture, les mines et

l'esclavage ... – ils firent de Cordoue, le centre des communications en Hispanie.

Assez vite, ces Cordouans prouvèrent leur orgueil et tirèrent parti du pragmatisme utilisé par leur envahisseur civilisé. Pendant les guerres Civiles qui, à Rome, affaiblirent leur propre empire, la ville opta successivement pour l'une ou l'autre faction. Ainsi, les Cordouans furent d'ardents défenseurs de César ou de Pompée, en accord avec les attitudes et le comportement que Rome avait vis-à-vis de ses habitants...

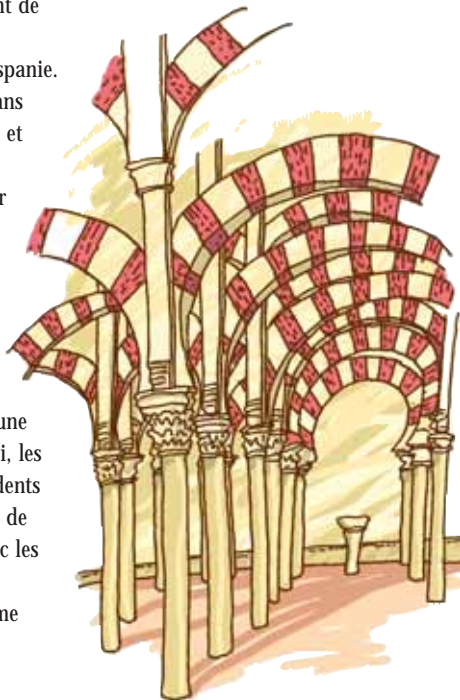
Quoiqu'il en soit, il est vrai que l'avenir de l'empire latin joua un rôle important dans la région. Ici et là, des batailles décisives eurent lieu mettant en scène des attitudes fort belligérantes, Viriathe, chef bétique et lusitain par exemple, fit beaucoup plus que faire tressaillir les troupes de la légion...

Finalement, le bilan s'avéra excellent aussi bien pour ceux qui furent envahis que pour les envahisseurs. L'empire importa de ces terres des métaux qui, à l'époque, s'avéraient précieux, du fer, du cuivre, de l'étain... Et de l'or et de l'argent en grandes quantités. D'excellents poissons, excellentement conservés : le « garum » – le premier des grands « pâtés » du monde, constitué de couches superposées de sardines et d'autres poissons similaires séchés – des thons salés et autres salaisons comme la morue.

L'empire ramena aussi une culture remarquable, intégrée par les Ibères, Celtes et Lusitaniens.

Ce fut également une époque de luttes cruelles, d'infidélités permanentes éclaboussées par des trahisons et vengeance... César entrerait finalement victorieux dans la ville mais ça serait la troisième et dernière fois que l'empereur y séjournerait.

Une fois les guerres terminées, la population connaîtrait une longue période de paix. Suivies de quatre longs siècles de convivialité hispano-romaine. Une période fertile s'initie du point de vue économique et urbanistique... Mais surtout, dans le domaine culturel. Parallèlement à la jurisprudence et à l'ingénierie, apparaît le génie intellectuel et littéraire



des plus illustres Romano-Cordouans.

Ces rues devinrent la pépinière la plus appréciée des lettres hispano-romaines. L'époque de Sénèque et l'école cordouane.

Le premier sénat cordouan tranchant et décisif devait déjà occuper l'emplacement qui est le sien aujourd'hui, à savoir la célèbre place historique et cultivée des « Tendillas ». Forum initial, il ne perdrait jamais son rôle dans la cité, il deviendrait souk arabe, arènes taurines, décor obligé du Saint-Office (Inquisition), phare éternel et perspicace de la vie quotidienne...

Des « Tendillas » partaient les rues les plus importantes qui menaient aux portes de la ville, la « puerta d'Osario », la « puerta de Hierro » qui transperçait la muraille, celle de Gondomar, dénommée plus tard « puerta de los Gallegos »... Sans oublier l'amphithéâtre, près de San Pablo et le palais du Consul aux proximités de la mairie.

Le port et les douanes étaient tout près de l'alcazar. Le stade était situé en dehors des murailles.

Pour les défunts, deux « ossuaires » étaient prévus : l'un, pour les habitants les plus influents, parmi eux les Tejares et les San Cayetano alors que les dépouilles de la plèbe étaient déposées dans le Campo de la Verdad (Champ de la Vérité).

Les dieux, bien entendu, disposaient aussi de leur propre demeure. Bacchus et Apollon étaient adorés et peut-être fêtés le jour de la Trinité. Un noble sanctuaire serait construit en l'honneur d'Auguste autour de l'ermitage de la Protection. Le sanctuaire consacré au Soleil se situait plus ou moins sur l'emplacement de l'actuelle cathédrale. A la place de l'orphelinat, s'élevait le temple des « Dieux manes » et près de l'église Sainte-Anne, il y avait un « ceca », un monopole manufacturier pour frapper la monnaie. On connaît peu de chose de la période wisigoth car les Cordouans tentèrent de rester fidèles aux us et coutumes de l'empire déjà disparu. Le Wisigoth Leovigildo sera le nouveau conquérant de cette place. Mais les habitants soutiendraient le parti belligérant de son fils, l'héritier chrétien Hermenegildo.

LES TEMPS MAGIQUES DE L'ISLAM

Les chroniqueurs les plus récalcitrants de l'histoire l'ont raconté d'une façon étrangement alambiquée, l'invasion musulmane ne fut pas aussi cruelle que ce qu'on nous fit croire et la croisade pour la reconquête ne se battit point au nom de divins desseins comme on nous a forcé à l'imaginer.

La conquête s'échelonna au rythme des incursions et des invasions. Les chrétiens qui se soumièrent ne souffrirent pas autant que ce qu'on a bien voulu dire. Même si conjurations, cruautés et épisodes particulièrement sanglants ne furent pas absents dans les territoires de chacun des peuples adverses...

Il y eut effectivement une occupation. Mais s'appuyant sur des pactes, des frontières convenues, des impôts impossibles entre envahisseurs et envahis où l'une ou l'autre faction faisaient preuve d'une féroce méchanceté réciproque. Très souvent, il s'agissait plus de guérillas que de guerres, pillages et coups bas – cruels seulement à certaines occasions – de la part des uns et des autres.

Quoiqu'il en soit, le bilan finit franchement par être avantageux pour la péninsule toute entière, l'économie se développa de façon inattendue, les échanges commerciaux, culturels, artistiques se multiplièrent... La population très hétérogène, constituée de Musulmans, de Juifs et de Wisigoths apprit à coexister rapidement et à partager croyances, langues et us et coutumes... Ce fut l'heureuse période d'une vie en commun jusque là impensable. Peu importe le comment et le pourquoi, mais un Maure conquérant arriva,

autour du VIII^e siècle. Il a été confirmé depuis que son arrivée était le fruit d'une conspiration avec les Chrétiens ennemis du roi don Rodrigo « qui choisit ce Maure comme allié pour défendre sa cause... ».

Il est avéré que ce premier envahisseur maure se présenta dès le début devant les portes de Cordoue, comme un homme d'une extrême tolérance. Tant et si bien que, comme on peut le lire dans les chroniques de l'époque « le temps qu'il fallut pour conquérir la ville fut étonnamment court ». Même s'il fallut approximativement deux ans de tentatives stériles à l'envahisseur pour arriver à ses fins...

Très vite arriva à Cordoue la wisigoth, un premier émir, Al-Horr, qui décida d'y établir la capitale du jeune empire musulman dévastateur.

Très vite se succédèrent des périodes d'ambitions, de conjurations, de trahisons : d'interminables luttes politiques entre les occupants aux origines très hétérogènes : plus que des peuples, il s'agissait de groupes de factions syriennes, berbères et autres communautés regroupées sous l'étendard guerrier de la religiosité musulmane.

Une certaine stabilité vit enfin le jour. En 756, envoyé ou accepté par la dynastie des Omeyyas, un premier émir indépendant s'installa à Cordoue, et c'est avec Abderramán I, que commence « la grande époque de splendeur des palmiers et des cours » qui sera célébrée par Arabes et Chrétiens...

Abderramán Ier, « Le Grand », dut faire face à des périodes de « ruses et conspirations de la part des siens ». Il implanta certainement son siège par la force à Cordoue, il investit la ville, flanqué de sa garde personnelle si imposante que certains historiens estiment qu'elle était constituée d'environ 40 000 guerriers qui surveillaient en permanence. Plusieurs d'entre eux étaient des esclaves originaires des terres africaines.

Mais la gloire d'Abderramán I n'est pas seulement due à ses conquêtes, il entrerait dans l'histoire non pas en tant que guerrier mais bien grâce à ses dons de poète, certainement parce qu'il sut transmettre la philosophie orientale qui, aujourd'hui encore, est solidement ancrée dans l'« Al-Adalus ». Abderramán I fut le premier protecteur arabe de Cordoue. On lui doit la décision d'avoir édifié ici la Grande Mosquée. Il chercha et trouva un endroit pour bâtir son palais, « L'Arruzafa », qui survole la ville, et est entouré de jardins.

De l'Arruzafa, il exerçait ses pouvoirs et faisait de la poésie :

« Toi aussi illustre palmier
Tu es ici un étranger. »

Insigne, surprenant, et honorable guerrier, tel fut Abderramán. Lui-même l'avoua : je suis venu jusqu'ici...

« ...poursuivi par la faim, fuyant les armes comme un fugitif fuit la mort » [Et ici j'ai trouvé] « plénitude, sécurité, amis et richesses ».

Hixem Ier consolide et agrandit les conquêtes de son père, il n'a plus besoin d'être cruel. Il est résolument pacifiste et tolérant vis-à-vis des cultures, des religions et des coutumes. On lui doit l'acharnement et l'honneur d'avoir terminé les travaux de la mosquée.

De plus, Hixem est un des moralistes influents de son époque. Il légua même à son successeur des conseils sentencieux :

« Rends une justice égale à l'égard des pauvres et des riches. L'amour des sujets garantit la sécurité du prince. Sois indulgent et clément à l'égard de tes sujets, tous sont des enfants de Dieu ».

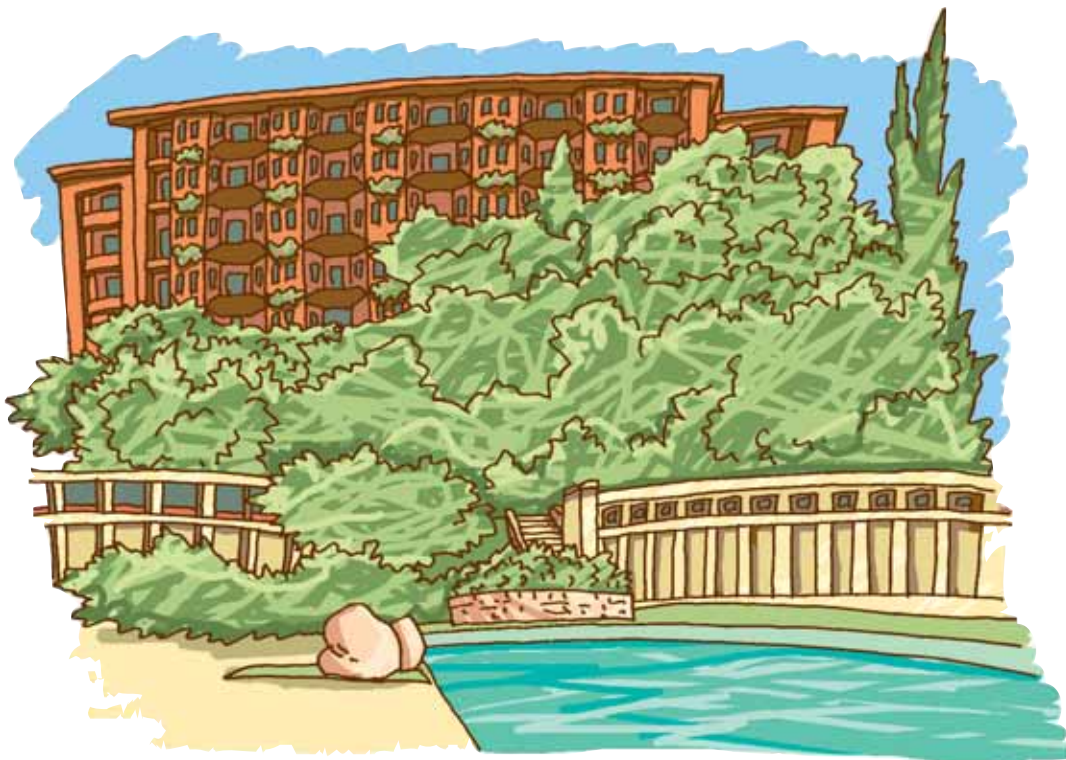
Avec Abderramán II, Cordoue commence à vivre ses années de gloire, des commerçants arrivent ici du monde entier. Des hommes de science, culture et musique arrivent : Cordoue commence à être connue comme la capitale de « tous les occidents d'Europe ».

Et ce fut le cas avec Abderramán II, époque où se profila et s'imposa l'urbanisme de la ville arabo-chrétienne.

Parce qu'Abderramán II n'eut de cesse d'agrandir la ville. Il fit construire des bains et installa l'éclairage dans les rues, qui par ailleurs étaient pavées et disposaient d'écoulements, d'égouts...

La ville devint le centre du savoir le plus remarquable de l'époque...

Seulement à titre d'exemple, à l'époque – au début du IX^e siècle –, les habitants disposaient d'un orphelinat accueillant trois cents orphelins dans un édifice qui avait été construit à cet effet sur ordre et décision personnelle d'Abderramán III.



C'est le grand siècle cordouan : entre 912 et 961, la ville est le phare qui guide et éblouit l'occident civilisé. La ville suscite l'admiration et l'envie de tous. L'apothéose de la conquête musulmane – en temps de guerre comme en temps de paix – dans le domaine économique, culturel, médical et en ingénierie... correspond à l'époque féconde d'Abderramán III.

Au début de son règne, Abderramán est surtout un conquérant infatigable. Il dut d'abord s'atteler à la pacification de son propre royaume qui vivait sous le joug et au rythme de conspirations constantes, révoltes incessantes, arrangements et contrats avec certains rois et roitelets chrétiens indociles...

Il conquiert assez rapidement la place stratégique qu'était Tolède, sacrée capitale du royaume wisigoth. Et ses armées atteignent de ce fait les montagnes des Pyrénées. Très rapidement aussi, son pouvoir s'étend même jusqu'au nord de l'Afrique, extrêmement convoité.

Mais ce guerrier triomphant restera dans la mémoire de l'époque, grâce à ses conquêtes guidées par le désir de faire régner la paix. Sa cour atteint un raffinement insoupçonnable, difficilement imaginable par les temps futurs. Modèle de tolérance intelligente, qui convertit Cordoue en sanctuaire du savoir universel : là même où composent, font des recherches, inventent et travaillent les cerveaux les plus brillants des trois religions. Des musulmans, des juifs et des chrétiens viennent ici pour y apprendre ou y enseigner l'architecture, la médecine, la musique, la poésie.

Abderramán III voulut aussi laisser une autre preuve singulière et impérissable : il conçut et fit construire la ville-Etat – le Palais de Medina Azahara. Une vitrine de raffinements jusqu'alors impensables. Concernant cette ville mythique – qui est maintenant, soumise à une reconstruction sérieuse –, les chroniqueurs prudents racontent qu'elle disposait de « plus de cent mille maisons » [...] « avait plus d'un million d'habitants » [...] « était constituée de plus de trente faubourgs et d'un nombre incalculable de palais ».

“L'autre des merveilles d'Al-Zahara était le salon des califes, dont le toit était en or et fait de blocs de marbre de différentes couleurs, solides, mais transparents ».

« Huit portes sur chaque côté permettaient d'entrer dans le salon, ornées d'or et d'ébène qui s'appuyaient sur des piliers de marbre varié et de verres transparents ».

« Il y avait aussi, de nombreux bains : les uns, destinés aux dépendances du sultan pour ses serviteurs les plus directs. Et des bains publics ».

« Il y avait également de nombreux marchés, auberges, écoles et encore bien d'autres bâtiments publics et privés... servant à tout le peuple : pages, esclaves, eunuques ».

Toutefois, la grande œuvre d'Abderramán III renvoie à l'immense rayonnement socio-économique, scientifique, artistique et culturel qu'il sut diffuser à Cordoue et qui ne tarda pas à irradier le territoire péninsulaire. Et pas seulement musulman.

En dehors de toute fiction – même sans la rigueur des statistiques du présent –, la ville « avait recensé à la fin du Xe siècle plus de deux cent mille maisons, habitées par la classe moyenne et la plèbe. Soixante mille autres logements appartenaient aux fonctionnaires et aux aristocrates. La ville regorgeait certainement de nombreux souks, ateliers d'artisans, bains, et halles aux grains ».

Il est aussi évident qu'au cours de ce siècle d'or, cette Espagne maure de Cordoue connut la plus grande densité démographique de toutes l'Europe continentale. A l'époque, on affirmait que « Cordoue pouvait uniquement être comparée à Damas, à Bagdad ou à Constantinople ».



AL-HAQUEM II : LA PAIX EST DANS LES LIVRES

Haquem II (961-976) hérite gaiement et sereinement de l'empire d'Abderramán III. Il est appelé à être le véritable calife de la paix, c'est-à-dire, de la culture. Érudite, savant, et bibliophile invétéré, il rassemble entre soixante et quatre-vingt mille volumes dans sa bibliothèque. C'est là qu'étaient gardés, que furent enseignés et assimilés les savoirs les plus nouveaux et les plus importants. Certains volumes étaient des traductions des savants grecs et romains, certains avaient été perfectionnés et d'autres étaient le fruit de recherches.

Al-Haquem, homme d'Etat habile, fit preuve d'un talent remarquable en sociologie politique, il ordonna de faire le premier recensement connu de l'empire andalou, dans un souci, certes, fiscal : « Il y a dans l'Al-Andalus six grandes villes, environ trois cents villes moyennes et un nombre incalculable de villages. » Le calife établit une relation hiérarchique nette et précise entre ses sujets : dans les petites propriétés s'installèrent les plus pauvres, les paysans dits libres, berbères, mulâtres et parfois, mozarabes. Dans les faubourgs de la ville, une autre classe de petits propriétaires était installée, eux aussi habitant la capitale. Certains d'entre eux étaient fonctionnaires. Les autres, des personnalités proches du pouvoir ou, simplement, de riches fermiers contrôlant l'exploitation des propriétés qui rapportaient beaucoup d'argent. Un peu plus loin, mais plus nombreux, les terrains les plus fertiles furent cédés et investis par l'aristocratie hispano-arabe déjà naissante. On reproduisait et on consolidait ce que les Romains et les Wisigoths avaient déjà essayé d'anticiper : la grande propriété rurale andalouse prenait forme. Ainsi et il ne pouvait pas en être autrement, l'empire cordouan devint un éminent centre du commerce, grand fournisseur de technologies, de produits et de services. Ce qui entraîna logiquement la construction de nombreux et meilleurs chemins. Ce qui donna du travail et du commerce à une légion de transporteurs avides gérant les allers et les retours à condition de faire des bénéfices sur les prix proposés selon l'abondance ou les carences des marchés éloignés. On pourrait affirmer que presque tout partait de Cordoue. Ou que presque tout finissait à Cordoue. En tout cas, presque tout passait par Cordoue. Point de départ pour la Méditerranée. Point de départ des terres péninsulaires vers les villes principales d'Al-Andalus... D'ininterminables caravanes transportaient toute sorte de produits : des céréales, du vin, des huiles, du cuir, des céramiques...

De puissantes compagnies de transports, même si elles étaient rudimentaires, partaient de Cordoue dans toutes les directions à la recherche des marchés les plus juteux. Vers les côtes levantines et même vers le littoral atlantique de Porto ou de Coimbra. Et il y eut même des échanges commerciaux notoires avec les ports africains qui étaient demandeurs d'huile, de vins, de tissus et de produits manufacturés en Espagne, en échange de quoi ils vendaient du blé et une infinité de produits raffinés d'artisanat oriental. Le commerce d'esclaves prospéra à cette époque... Extrêmement intense aux alentours du Xe siècle. Encore une fois, la péninsule fut le point de passage obligatoire de cette drôle de marchandise, pour l'époque une ressource bon marché et une source d'énergie illimitée, des esclaves blancs, des prisonniers – des hommes et des femmes – capturés au cours des interminables guerres continentales et péninsulaires, ils étaient tous bienvenus et très bien vendus dans les innombrables et puissants royaumes africains.

Il y avait, aussi, des réseaux de marchands spécialisés dans la traite des Noirs. Les chroniques racontent qu'« il n'y avait pas de ville moyennement importante qui ne disposât d'un marché suffisamment approvisionné en esclaves, hommes ou femmes ».

Et il existait, à cet effet, une législation spécifique pour réglementer ce genre de commerce moyennant des contrats très précis : en général, les hommes étaient demandés pour les métiers d'armes et les travaux

agricoles. Les femmes, elles, jouissaient de faveurs plus polyvalentes : la beauté, la jeunesse. Les chroniques conseillaient « l'achat d'une demoiselle chrétienne d'apparence assez correcte et assez bien faite ». Il s'agissait d'une affaire garantie et rentable, qui, moyennant quelques leçons d'éducation et de docilité, permettait la revente de la marchandise à très bon prix dans les parages de la cour du calife. On atteste qu'un médecin musulman, Ibn al-Kattani, vendit une jeune chrétienne pour la millionnaire somme de trois mille dinars. Il est évident qu'après l'avoir instruite et endoctrinée, il dut la former dans les arts de la musique, la danse, la philosophie, la poésie...

Al-Haquem II fut également le grand paladin intégrateur de la guerre Sainte musulmane :

« Notre Dieu, Allah, a décrété que ses armées s'emparent de l'empire d'Iraq, de celui de la Syrie et des Lieux Saints... », comme l'assurent des témoignages proches de la cour.

ALMANZOR : UN DICTATEUR DIVIN MAIS MACHIAVÉLIQUE

C'est le début de l'agonie – assez tôt pressentie – de l'empire andalou : ce sera un processus très lent, très douloureux, mais pas plus que le regret de ces splendeurs passées.

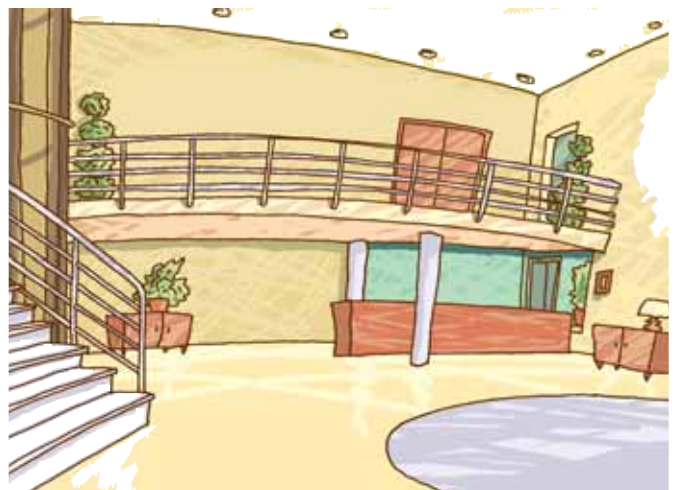
Au contraire : Almanzor – un étranger, bâtard, ambitieux et sans scrupule – réussit à devenir le maître du pouvoir absolu d'Al-Andalus. Les stratagèmes déplorables qu'il utilisa furent si efficaces que jamais personne n'aurait pu les imaginer :

Almanzor, militaire de peu d'importance, se débrouilla pour usurper le trône à son calife, Hixem II jouant de toutes les ruses à sa portée. Il profita du fait que le souverain était encore mineur, réussit à être l'amant de la reine Mère, Subh, et il courtisa avec succès toutes les femmes influentes du harem califal. Il sut être très généreux à l'égard de ses sujets, qui se convertirent très vite en d'inconditionnels partisans.

Il appliqua des impôts on ne peut plus impopulaires, comme les taxes sur l'huile... Il fut un habile stratège parmi les tribus, castes, classes, ethnies – esclaves, berbères, slavons... – et il mit en place un réseau complexe et raffiné d'espionnage travaillant exclusivement à son service.

Il parviendrait à tirer toutes les ficelles du pouvoir de l'immense Ibérie musulmane.

Il décida même, faisant preuve d'une ambition démesurée, de faire une réplique de l'alcazar califal de Medina Azahara, il ordonna la construction



de son propre palais qu'il voulut nommer Medinat al-Zahira. Grâce à toutes ces machinations, il obtint la gloire et le pouvoir qu'il avait souhaités. Il inventa lui-même son épithète, conformément au goût des souverains maures et chrétiens de l'époque, il se fit appeler Al-Mansur bil-lah : « Le victorieux par la grâce de Dieu. »

Almanzor récolta aussi de grandes victoires politiques et militaires qu'il n'hésita pas à mettre au service de son empire cordouan. Les gouvernés et le jugement de cette époque ont considéré qu'en effet Almanzor avait été un stratège efficace, habile négociateur qui gérait à la perfection ses pouvoirs quasiment illimités. Son sens de la justice fut cité dans les proverbes, malgré tous ses innombrables procédés arbitraires. A l'époque où il gouverna, Al-Andalus connut une longue période de paix et de prospérité, y compris plus importante que celle des meilleures époques du califat, selon les avis que partagent des historiens et des chroniqueurs musulmans et chrétiens.

Il réalisa personnellement cinq cents expéditions victorieuses contre les chrétiens, toujours au nom de la guerre Sainte ordonnée par Allah.

RUES, RUELLES ET CULTURES

LES TOREROS

Bien plus qu'un modèle immortel de l'art et du métier de la tauromachie, Manolete est devenu un rituel et un mythe. Son image est associée au sang froid, au courage et à la mort. Dans sa Cordoue natale, il est inévitable de tomber sur une de ses photographies dans n'importe quel bar, placée à côté d'autres saints et martyrs qui sont eux aussi dignes du plus grand respect et même de vénération, comme San Pancraccio ou La Dolorosa.

Manuel Rodríguez, dit l'immortel Manolete naquit le 4 juillet 1917 au 2, rue Torres Cabrera. Fils de torero et petit-fils de banderillero. L'enfant hérite dès son plus jeune âge du surnom de son père, dont la carrière de matador, même si elle ne fut pas brillante, le mena à Madrid et en Amérique où il eut la chance de travailler avec Belmonte. De plus, le sang taurin du futur grand matador lui venait de sa parenté avec les Cordouans, Pepete, Lagartijo, Guerrita, Patatero, Camará, Niño de Dios, Machaquito et quelques autres grandes pointures de l'âge d'or de la tauromachie.

Orphelin de père à cinq ans, le torero s'applique et persévère, suivant les cours au collège des salésiens. Sa vie, sinon, s'écoule dans le quartier de Santa Marina où sa mère vécut avec « Lagartijo », jusqu'à sa mort, avec son père et la majorité des noms célèbres de la tauromachie. Tant et si bien que pour eux Santa Marina était « leur quartier ». Ce fut José Flores, dénommé le Camará, qui contacta le jeune Manolete au domaine de la Merced, où il lui envoya un message afin qu'il vienne affronter sa première génisse dans les arènes de Cordoue, où se déroulaient de fréquentes corridas nocturnes. Le garçon à cette époque et malgré son apparence dégingandée, faisait déjà preuve d'une farouche volonté. Les innombrables passes effectuées dans le domaine de la Merced lui avaient été profitables. Oublié par sa famille proche, le jeune homme commence à s'échapper à la campagne dès douze ans. Dans la propriété des « Lobatón », sur la route d' Espejo, il ressentit pour la première fois les affres du métier de torero face à taureau qui se rua sur lui. Il tenta sa chance dans les propriétés cordouanes de Natera, de García Mateo, de Pedrajas, d'Olivares et dans celle de Sotomayor, où il reçut son baptême de sang. Angoissé par les difficultés endurées par sa mère et sa sœur, le jeune torero devient maletilla. Il gagne assez vite beaucoup d'argent avec une compagnie de tauromachie comique appelée « Les Califes ». Il ne tardera pas à toréer à Séville et à atteindre la gloire à Madrid, mais ce fut plus tard, à l'époque de son apothéose. « C'est un Cordouan typique » – dit

Filiberto Mira dans son livre *Manolete*. « Sans aucune touche baroque. Il rappelle davantage l'austérité de l'art roman que les ornements de l'art plateresque. La sobriété du gothique – sans fioritures – est le style qui colle le mieux à son architecture physique ».

LES PATIOS

Même si l'on ne connaît que très peu l'Andalousie, on remarque la différence essentielle entre différents patios. Le patio sévillan est l'héritage vivant des Romains, il est habité, meublé et se veut même ostentatoire. Le patio cordouan, lui peut se passer de tout sauf du patio intrinsèque (puits de lumière solaire, plantes, arcade et eau). Du point de vue architectural, c'est un concept qui a une fonction spirituelle. Un lieu où chacun peut se retrouver face à lui-même, d'où le sentiment religieux alors que, ni on n'y prie, ni on y médite. L'héritage arabe est manifeste. L'influence de la Renaissance y est pour beaucoup, avec des constructions, toujours ouvertes et à la poursuite de la lumière. D'où l'apparition de grilles qui permettaient au cœur de la maison de communiquer avec la rue. Certains des patios qui peuvent être admirés à travers leurs grilles appartiennent à plusieurs voisins à la fois. C'est donc un espace commun, que chacun bichonne. A l'occasion, ils peuvent servir de point de rencontre où l'on se fait des confidences, mais toujours en vitesse. Le patio demeure suspendu dans le temps, alors que les hommes et les femmes passent.

Son sol pavé de cailloux, rappelle le fond limpide et immuable de la rivière qui coule. Comme s'il s'agissait de l'image d'un saint, entre les 10 et 20 mai, les patios revêtent leurs habits de lumière. Des châles de Manille pendent, les jasmins et géraniums sont éclatants, la



guitare retentit sur le tablado improvisé (estrade en bois) et les palmiers grimpent sur les murs blancs. Tout est fait pour célébrer la fête des Patios, lancée à l'initiative de la mairie. Les portes sont ouvertes comme les tonneaux généreux de vin dans la joie, avec chants populaires et danses jusqu'après minuit, moment où les fleurs dégagent leurs parfums secrets.

ARTISANATS MAGIQUES

Cet artisanat puise ses racines dans les siècles de domination arabe. Au cœur d'Al-Andalus s'est développés l'artisanat du cuir, l'orfèvrerie, la céramique... sans oublier les broderies ou la fabrication de guitares.

Les cuirs « cordobanes » et « guardamecias » étaient exportés dans tous les coins de l'Europe à partir d'Al-Andalus, et ils n'ont pas perdu leur célébrité à l'époque chrétienne. Beaucoup d'ateliers continuent à travailler comme autrefois avec la même passion et précision.

Les ouvriers du cuir le travaillent avec délicatesse, aujourd'hui

comme hier, en font des sacs, des valises, des coffres... des pièces d'exception pour les collectionneurs.

Et les artisans en sellerie ont élargi leur répertoire : certaines selles sont de vraies œuvres d'art : de fins « zahones » (sortes de tablier en cuir servant à protéger les jambes) pour des écuyers chanceux, des selles si travaillées qu'elles ressemblent à des fauteuils dignes de la cour...

L'orfèvrerie de la région est traditionnellement en argent et les orfèvres sont créateurs de bijoux délicats et de bijouterie religieuse, surprenante et raffinée en or et en argent.

A Cordoue, l'art de la broderie se pratique de nos jours à l'ancienne, sans l'aide de machine. Ne manquez sous aucun prétexte les capes des Vierges, à la hauteur des plus belles œuvres d'art.

Et bien que plus minoritaire, la fabrication de guitares continue d'être à Cordoue un long labeur de douze mois, temps nécessaire entre la découpe du cèdre et l'instant magique où une guitare est accordée.

Les potiers vivaient dans les villages et c'est encore le cas actuellement ; ils répondent aux besoins quotidiens, gargoulettes, cruches, fontaines... tout ce que leurs concitoyens recherchent pour leur usage domestique

LE RAFFINEMENT DES TABLES CORDOUANES

Il faut peut-être nuancer l'affirmation selon laquelle les mille recettes délicieuses des gaspachos andalous puisent leurs origines dans la Bible (cela n'a aucun sens puisque la tomate, née de la conquête américaine, n'a atteint cette région européenne qu'aux alentours du XVIIIe siècle).

Quoiqu'il en soit, il est indéniable que le gaspacho est une exquise et magistrale formule estivale et rafraîchissante qui, depuis l'Andalousie, a su conquérir et c'est le moins qu'on puisse dire, les marchés et les goûts occidentaux.

Comme tout étranger le sait, le gaspacho est une espèce de soupe froide et rafraîchissante très simple à faire : il suffit d'un peu de pain, un peu d'huile, une dose suffisante de vinaigre – à base de bon vin –, du sel et de l'eau, juste ce qu'il faut. Les spécialistes prétendent que c'est un aliment complet, presque inégalable pour adoucir et nourrir les étés torrides de la région.

Mais nos tables ne se limitent pas aux gaspachos variés. De nombreuses recettes califales coexistent encore aujourd'hui. Des plats à base de fèves, plutôt salés que rôtis, des soupes de levure, des mies de veau ou des gâteaux secs au miel, des glaces fourrées, « almojábanos »... Et des ragoûts surprenants d'animaux libertins – poule rôtie ; omelette d'aubergines... Ou des plats délicieux qui renvoient aux coutumes et aux goûts musulmans : cœurs d'agneau, saucisses piquantes, boulettes de viande, têtes d'agneau...

La consécration de ces plats est incessante et persistante et des plumes

aussi renommées y font allusion comme Francisco Delicado, dans son recueil *Lozana andaluza* ou Lope de Vega, dans *Los Comendadores de Córdoba*, et Góngora dans ses *Romances y Letrillas*.

L'étranger doit prendre en compte que ces cuisines cordouanes sont soumises à une condition commune, quasiment incontournable, accompagnant ces huiles exceptionnelles, ces abondants produits d'élevage et de chasse, ces légumes surprenants. Le cumin s'impose souvent comme agrément et son absence sur une table tiendrait de l'exception, c'est aussi le cas de la menthe ou du basilic. Ce sont les héritages que nous ont légués ceux qui furent nos frères arabes, il n'y pas si longtemps que cela. Comme certains ragoûts qui sont assaisonnés de façons hétérodoxes, parfois aigres – doux, garnis ou saupoudrés d'amandes, de raisins secs ou de pignons...

Et on n'en voit jamais la fin :

Quelques plats savoureux hérités de la cuisine juive survivent encore. Comme un ragoût aux fèves et aubergines. Ou le gaspacho blanc, blanchi lui aussi avec de la farine de fève.

Au nord de Cordoue, dans la Vallée des « Pedroches », on cuisine des agneaux et des veaux excellents – toujours jeunes... Et les fromages sont bien sûr artisanaux. Du chorizo, du boudin et des jambons...

L'étranger aura le choix de déguster tous les desserts de son choix, sans oublier, ce serait impardonnable, de goûter aux alfajores...

Et que dire des poissons : le chien de mer, la friture de poissons, de préférence soumis à la sagesse de la marinade. Ou les longues queues de taureau, à l'étouffée comme on les cuit mystérieusement ici.

Et le tout, sublimé par des desserts, des millefeuilles originaux, des alfajores ou de la confiture de coing. Accompagnés, évidemment et inévitablement de certains vins : Moriles, Montillas, Doña Mencía...

LA RECETTE SECRÈTE

QUEUE DE TAUREAU AUX CONDIMENTS SAVANTS

C'est facile à cuisiner mais cela exige talent, sang froid et temps.

Selon les desiderata des convives :

- Une ou plusieurs queues de taureau, de préférence des taureaux de combat
- une quantité adéquate de vieux oignons
- Un demi kilo de carottes
- la même quantité de tomates mûres
- une poignée de gousses d'ails (une douzaine, pas plus)
- un bon verre de vin du Moriles ou Montilla
- de l'huile d'olive
- et la quantité nécessaire de sel, poivre et safran.

Il est indispensable de laver scrupuleusement les queues, enlever la graisse et couper en morceaux selon les goûts de chacun. Hacher les oignons finement. Les frire, à feu doux jusqu'à ce qu'ils deviennent transparents, sans qu'ils soient trop dorés.



Mettre dans une marmite les queues, l'oignon, les tomates, sans peau ni pépins, les gousses d'ail, les carottes et le reste des ingrédients. Laisser revenir le tout longtemps. Rajouter le vin nécessaire. Et cuire à feu doux jusqu'à ce que la queue et les accompagnements soient suffisamment tendres.

Ce ragoût doit cuire entre trente et soixante minutes, selon la quantité. Un conseil judicieux, laisser le ragoût reposer quelques heures avant de le servir.

EXCURSIONS

Presque tous les environs sont agréables, généreux et propices aux promenades, aucun ordre, ni conseil, écoutez seulement vos propres envies.

En dehors de l'Arruzafa, actuel Parador privilégié qui fut la spectaculaire résidence favorite d'Abderramán I, les alentours offrent des promenades aussi agréables que surprenantes, aux doux versants émaillés de maisons illustres, se dissimulant comme des pigeonniers blancs. Elles datent du IV^e siècle et sont dues à l'œuvre et à la grâce de l'évêque cordouan Osorio. Au-delà du bijou qu'est Medina Azahara, vous pourrez découvrir, à côté, le monastère de « Scala Coelis », connu aussi sous le nom de Santo Domingo, qui vit le jour et renaît fier de son église remarquable qui abrite de très belles peintures et fresques remarquables. Elle date du XV^e siècle et possède un cloître gothique.

Mais il reste tant et tant d'itinéraires que seul le voyageur sera en mesure de faire le bon choix. Le Parador se fera un plaisir de vous fournir des informations sur les promenades à effectuer, toujours à l'écoute de vos désirs et de votre disponibilité.



PARADOR DE CÓRDOBA La Arruzafa

Avenida de La Arruzafa, s/n. 14012 Córdoba
Tel.: 957 27 59 00 - Fax: 957 28 04 09
e-mail: cordoba@parador.es

Centrale de Reservations

Requena, 3. 28013 Madrid (España)
Tel.: 902 54 79 79 - Fax: 902 52 54 32
www.parador.es / e-mail: reservas@parador.es
wap.parador.es/wap/

Textos: Miguel García Sánchez Dibujos: Fernando Aznar